

Préface à la traduction française de *Adam's tongue*, de Derek Bickerton.

Jean-Louis Dessalles – juillet 2010

Certains chercheurs, probablement la vaste majorité, restent d'une grande prudence lorsqu'ils expriment leurs idées. Derek Bickerton n'est certainement pas de ceux-là. La prudence scientifique est un moyen de ne pas trop heurter la pensée, souvent contradictoire, des collègues. C'est aussi un moyen de ne pas prendre de risques, de ne pas se voir reprocher plus tard que l'on s'est trompé. Les demi-teintes, les nuances et les compromis conceptuels ne font pas partie du monde de Derek Bickerton. Dans ses écrits comme lors de ses interventions publiques, il montre une fougue et une prise de risque que nombre de jeunes chercheurs pourraient lui envier. Bickerton nous dit : « Voilà comment le langage humain a émergé ! ». Il nous dit même : « Pour la première fois, quelqu'un va vous dire comment le langage a émergé ». Il ne s'agit pas d'immodestie. Il s'agit de passion. Cette passion, il nous la communique, pour notre plus grand plaisir.

Des pidgins à l'origine du langage

Qui est ce jeune chercheur de quatre-vingt printemps ? Un grand linguiste, et certainement une star dans la recherche sur les origines du langage. En poste à Hawaï, cet heureux linguiste, qui visiblement profite des bienfaits du soleil si j'en juge par son teint halé en toute saison, a étudié de près la manière de s'exprimer des petits commerçants et ouvriers venus en nombre de différentes côtes asiatiques. Ces nouveaux arrivants se sont retrouvés dans un contexte où aucun ne connaît la langue des autres. Comme cela se produit systématiquement en pareil cas, les individus ont développé un pidgin, une sorte de langue ressemblant à celle du personnage *Tarzan*. Si vous vous retrouvez brusquement au Japon sans avoir la possibilité de prendre des cours de japonais, vous allez assez vite développer votre propre pidgin pour pouvoir vous exprimer. Vous allez apprendre les mots les plus courants du japonais, mais vous n'en aurez pas encore appris la grammaire. Si vous êtes plusieurs dans ce cas, sans autre possibilité de vous comprendre entre vous, votre pidgin risque de s'installer durablement dans votre communauté : ce sera une « langue » sans grammaire, sans mots grammaticaux, avec des phrases de trois ou quatre mots qui sont porteurs de sémantique et dont le décryptage fait largement appel au contexte. Bickerton défend une idée forte sur les pidgins, et en tire des conséquences inattendues pour l'origine du langage.

On sait que les pidgins finissent par se transformer en authentiques langues, appelées créoles. Pour Bickerton, cette transition peut certes être lente, mais contrairement à l'idée dominante de ses collègues à l'époque, il nous dit que la transition pidgin-créole peut être, dans certains cas, instantanée. Il suffit que les enfants des nouveaux arrivants soient socialisés et grandissent ensemble. Ce que les adultes semblent incapables de faire, leurs enfants le réalisent sans effort, et en très peu de temps. Pour Bickerton, ce phénomène spectaculaire illustre l'idée chomskyenne selon laquelle l'être humain dispose, dans sa nature, de la capacité de parler. Une langue, avec ses verbes, ses prépositions, ses cas, ses règles d'accord, etc. n'a pas besoin d'une tradition centenaire pour exister. Quelques années suffisent.

À l'époque de ses travaux sur les pidgins hawaïens, quasiment aucun scientifique ne publiait sur la question de l'origine du langage. Il s'agissait de ces questions taboues, fruit de

l'autocensure d'une communauté scientifique par ailleurs si prompte au bavardage. L'Histoire démêlera les raisons de cette autocensure : certains évoquent le fameux article 2 des statuts de la Société de linguistique de Paris, qui proscriit toute communication sur l'origine du langage. Mais nous sommes là en 1866 ! Plus proche de nous, l'influence du structuralisme, qui voit les langues comme autant de systèmes régis par leur équilibre interne, n'a pas encouragé les réflexions sur la genèse de la faculté de langage. Encore plus près de nous, dans les années soixante, Noam Chomsky a « naturalisé » le langage, le dépeignant comme le fruit d'une faculté naturelle. Logiquement, cela aurait dû déclencher un courant formidable pour comprendre comment la Nature avait pu nous doter d'une telle faculté. Il n'en fut rien, car Chomsky, selon une logique qui lui est propre mais qui s'est révélée influente, a violemment fermé la porte qu'il venait juste d'ouvrir. Selon Chomsky, rien ne peut être dit sur l'évolution de la faculté de langage. Dans un écrit de 1975, il expliqua que la faculté de langage était apparue brusquement, dans son entièreté, et pour aucune raison. Le débat était clos.

Il resta clos pendant quinze ans, jusqu'en 1990, une date qui restera importante dans l'histoire des idées. Cette année-là vit la publication d'un article retentissant de Steven Pinker et Paul Bloom dans la revue *Behavioral and Brain Sciences*, ainsi que la non moins retentissante publication du livre de Derek Bickerton, *Language and Species*. Pinker et Bloom se sont attachés à réconcilier l'approche naturaliste chomskyenne du langage avec la théorie de la sélection naturelle de Darwin. Bickerton, quant à lui, introduisait avec force un concept nouveau et qui s'est révélé particulièrement fécond, celui de *protolangage*. Son raisonnement est simple : notre aptitude à former des pidgins est plus robuste que notre faculté de langage. Elle est révélatrice d'une faculté ancestrale, qui nous permet de nous exprimer avec un lexique mais sans grammaire. Un fossile cognitif, en quelque sorte.

Nous devons ainsi à Bickerton d'avoir utilisé sa notoriété de linguiste spécialiste des pidgins pour secouer l'apathie de la communauté scientifique à propos de l'origine du langage, une question, oh pas seulement importante, mais qui pourrait être « la plus grande énigme de la Science », selon ses dires mêmes. En rupture avec Chomsky, Bickerton nous a proposé une évolution du langage en deux étapes. La première conduit d'une communication animale classique au protolangage, qui a pu être le mode de communication d'*homo erectus*. La seconde transition a produit le langage tel qu'il est universellement utilisé dans notre espèce, *homo sapiens*. Bon nombre d'arguments me semblent plaider en faveur de ce scénario en deux étapes. J'ai essayé dans mes propres travaux d'en souligner la plausibilité en regard des données cognitives. En cela, je veux bien me voir comme un disciple de Bickerton.

Pourquoi parlons-nous ? Une nouvelle façon de poser le problème

Que peut-il donc bien avoir de nouveau à nous raconter, dans *La langue d'Adam* ? Les lecteurs ne seront pas déçus. Bickerton a écrit plusieurs livres depuis *Language and Species*, mais celui que vous avez entre les mains contient bon nombre d'idées nouvelles, présentées avec une verve bien bickertonienne. J'ai lu ce livre avec un incroyable plaisir, certes pour sa critique vigoureuse de vieilles idées trop souvent crues par simple habitude, certes pour l'imagination (par moments débridée) de son fougueux auteur, mais surtout en raison du style didactique et romancé qu'il adopte pour nous tenir en haleine.

Bickerton commence par remettre plusieurs idées en place. Un exemple : selon une idée qu'il fait remonter à Charles Darwin lui-même (mais dont j'attribuerais plutôt la paternité à Jacques Monod), le langage n'est pas une conséquence, mais une cause de l'intelligence de notre espèce. Autrement dit, il n'y a pas de raison logique pour qu'un être intelligent se mette automatiquement à faire profiter autrui de ses propres informations. À l'inverse, un gros cerveau est bien utile dès lors qu'on cherche à dire des choses intéressantes. Autre exemple: le

langage n'est pas un prolongement de la communication animale, dont il diffère qualitativement. Les autres primates communiquent essentiellement à propos d'eux-mêmes (une exception intéressante est fournie par le cri d'alarme, que Bickerton examine en détail). Le langage humain, lui, utilise un vocabulaire appris pour communiquer à propos d'événements. Pourquoi cette différence ? Et pourquoi imaginer une quelconque continuité entre communication animale et communication humaine ?

Avant d'apporter ses propres réponses, Bickerton met la barre haut, tellement haut qu'il pense être le seul à pouvoir passer au-dessus. Voici quelques défis qu'il lance aux apprentis paléolinguistes. Défi n° 1 : un scénario des débuts du langage doit passer le « test des dix mots ». Imaginons les tout premiers hominidés parlants. Ils ont bien dû commencer avec peu de mots. Les dix premiers mots devaient avoir leur utilité, sinon l'évolution n'a pas pu produire la faculté d'en utiliser davantage. Défi n° 2 : Pourquoi nous et pas les autres primates ? Si le langage est paré de toutes les vertus, pourquoi les autres espèces ne communiquent-elles pas du tout comme nous ? Défi n° 3 : Pourquoi croire ce que nous disent nos congénères ? Les mots n'étant pas coûteux, il est facile de dire n'importe quoi. J'ai assisté à un événement rapporté par Bickerton dans ce livre, lorsqu'à la conférence de Londres en 1998, le grand anthropologue Chris Knight a désarçonné Bickerton en lui demandant comment il résolvait le problème de la gratuité des mots. Dans le monde animal, comme dans la publicité, la communication fiable est le plus souvent coûteuse pour l'émetteur, ce qui décourage les imitateurs. Rien de tel dans le langage humain. Comme le rappelle l'éthologue Amotz Zahavi, qui a le premier soulevé le problème, il est facile de mentir avec des mots. Si parler rapporte quelque chose à celui qui parle, comment s'assurer que ce qu'il dit n'est pas pure manipulation ?

Le défi n° 4 est celui que je préfère. Chris Knight et moi l'avons mis en avant depuis des années, pour critiquer les modèles avancés par les collègues. Je suis ravi de constater que Derek Bickerton est monté à bord, pour devenir probablement le champion de cette critique. Il s'agit d'un constat tout simple : le langage doit bénéficier au moins autant aux parleurs qu'à ceux qui les écoutent. Or, la plupart des modèles insistent sur les multiples avantages que le langage procure... aux auditeurs. Nous avons des oreilles de chimpanzés. En revanche, nos pharynx sont monstrueusement déformés, preuve que la pression de sélection a agi surtout du côté émetteur. Comme dit Milan Kundera dans *Le livre du rire et de l'oubli*, « toute la vie de l'homme parmi ses semblables n'est rien d'autre qu'un combat pour s'emparer de l'oreille d'autrui. » Tout modèle de l'origine du langage se doit d'expliquer le bénéfice que retire celui qui parle.

Voilà le problème bien posé, sous une forme qui exclut nombre des réponses naïves du passé. Premières victimes, toutes les explications en termes de « conservation de l'espèce », comme l'on dit en France. Bickerton nous le rappelle, la sélection naturelle n'a que faire du bien être ou du succès écologique des espèces. La théorie de Darwin porte sur la reproduction différentielle *au sein* des espèces. Il s'agit d'une concurrence entre individus. À partir de là, l'existence du langage pose une énigme : pourquoi faire profiter ses concurrents des informations que l'on détient, et ceci gratuitement ?

Pourquoi parlons-nous ? De nouvelles réponses

Bickerton s'est récemment converti à la thèse de la *construction de niche*. Une bonne partie du livre est consacrée à montrer, étape par étape, comment l'être humain a (comme d'autres espèces) construit sa propre niche, et comment dans son cas le langage a joué un rôle clé à chaque étape. Tout aurait commencé lorsque nos ancêtres de la savane se sont spécialisés dans l'exploitation de carcasses de grands mammifères...

Et là, Bickerton change de registre. Avec le même ton assuré qu'il utilise pour réfuter les thèses de ses collègues, il se met à échafauder des narrations censées raconter comment les choses se sont passées. Le lecteur saura faire la part des choses. On décèle que Bickerton sort du registre strictement scientifique dès lors qu'il emploie le passé narratif. Cette alternance entre argumentation serrée et bouffée romanesque n'est pas pour rien dans le charme qui émane de ce beau livre.

Bickerton assume parfaitement ce basculement vers le registre narratif. Richard Lewontin a dénoncé ce mode de raisonnement, le qualifiant d'histoires *ad hoc* (*just-so stories*). Je soutiens pleinement Bickerton ici : contrairement à ce que suggère Lewontin, trouver une histoire convaincante est souvent difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'expliquer l'émergence du langage. Lorsque l'on prend conscience de toutes les contraintes, la tâche devient une entreprise proprement scientifique. Certes, je ne pense pas que Bickerton dispose de la seule histoire qui passe tous les tests, comme il le prétend, mais il ne doit pas en exister plus de deux ou trois actuellement.

Vous prendrez plaisir à « entendre » Bickerton vous raconter comment nos ancêtres en sont venus à utiliser des mots et des combinaisons de mots. Sa vision des débuts peut ressembler à une image d'Épinal : celle du chasseur en train de signaler une aubaine carnassière dans les environs. Bickerton se raccroche à cette idée de la construction de niche, selon laquelle certains changements ont la propriété remarquable de s'auto-amplifier. Nos ancêtres hominins (imaginer des chasseurs-collecteurs, voire des charognards opportunistes) ont modifié leurs conditions de vie, ce qui a permis à des comportements inédits d'acquérir une valeur sélective. Bickerton est bien loin de tracer une ligne explicative complète qui irait de ces changements écologiques à la réalité du langage. Il faut moins de dix signes fixes pour coordonner l'action d'un groupe de chasseurs. Le fossé est flagrant avec les quelque 15000 mots que chacun de nous prononce en moyenne chaque jour, essentiellement pour raconter des événements passés et exposer des arguments à qui veut bien écouter. Pour Bickerton, là n'est pas l'essentiel. L'essentiel, ce sont les dix premiers mots. Le reste s'ensuit, par rétroaction positive.

Bonne lecture !

Dès les premiers mots du livre, on sent la puissance du souffle de son auteur. Bien d'autres auteurs (depuis 1990, on ne compte plus les ouvrages qui traitent de l'origine du langage) s'enlisent dans des argumentations complexes destinées à leurs collègues. Bickerton balaye la table d'un revers de main et repose une à une les pièces essentielles du puzzle. La première pièce, la question de savoir pourquoi nous parlons, trône au centre de la table : c'est l'énigme centrale de la Science. Vous pourrez apprécier cette partie d'échecs à laquelle Bickerton nous convie, et admirer le maître (mais conservez votre esprit critique !)

La langue d'Adam constitue un point d'entrée incontournable pour quiconque se refuse à considérer le langage humain comme une évidence ou comme un don divin. En France où l'évolution est considérée le plus souvent du seul point de vue des faits paléanthropologiques, à l'exclusion de toute logique darwinienne, il est bon de rappeler que notre évolution biologique est due à l'action d'un mécanisme : la sélection naturelle. Le langage ne fait pas exception. Ce nouveau livre de Bickerton nous le rappelle avec brio.
